

LUDIVINE COMME ÉDITH

Sylvain Gillet

Éditions ThoT
Roman

Né à Reims en 1968, Sylvain Gillet est comédien, réalisateur, et scénariste. Il a donc joué la comédie, réalisé des films et écrit. Du café-théâtre, des pièces et des scénarii. *Ludivine comme Édith* est son premier roman. Retrouvez l'auteur sur son site Internet : www.sylvaingillet.fr.

1.

Elles tournent. Elles tournent, ces lumières. Des lumières de visages et de plafonds. Dissoutes dans ses yeux. Quand vont-elles s'arrêter de tourner ?

Mais ce n'est pas ça. Ce ne sont pas les lumières qui tournent, c'est sa tête. Ou plutôt ses yeux fous. Car sa tête ne peut pas bouger. Elle est plaquée, plantée dans un oreiller par un pieu vivant. Oui c'est ça. C'est la vérité. Celle des corps concrets en mouvement, en violence et en sexe. Même si rien n'est vrai. Rien ne peut être vrai pour elle. Pour la petite fille qu'elle fut et qu'elle sera toujours. Son regard vacille pourtant pour de bon. Sur un océan pas calme du tout. Ses yeux ne lui mentent pas, ils n'inventent rien de l'horreur. Une tempête de drap dans laquelle elle se débat, en vain. Pas d'air pour respirer. Du sexe. Du sexe violent après les coups. Trop. Partout en elle. Un abîme où elle coule.

Loin, très loin, elle entend le slow qui la faisait craquer ado et sur lequel elle a connu son premier amour. Des cheveux longs et un regard d'hidalgo à t'en empaqueter le cœur dans une boîte à bonbons. Elle voudrait rester dans le très loin, mais n'y parvient pas. Elle ouvre les yeux.

Dans les regards qui planent au-dessus d'elle, il n'y a que les ténèbres. Du vide implacable qui rit à s'en éclater la jugulaire. Des rapaces ivres de poudre lui dévorent sa chair de petite fille. Bientôt, les rires déments chassent la si jolie musique de son si joli slow. Puis tout s'enfuit avec ces rires. Le bel hidalgo, ses copines, sa chambre d'enfant, l'amour étonné dans l'œil de l'autre, ses premiers pas sur scène, le soleil. Même la photo de sa maman, qu'elle aperçoit encore sur sa table de chevet, finit par fuir ses mains. L'encadré maternel est fracassé par cette hydre qui la baise.

Et maintenant tout se brise. La petite comédienne accueille la terreur et les coups dans chacune de ses fibres. Elle n'aurait pas dû organiser cette petite fête chez elle. Sans doute avait-elle eu peur de perdre trop vite ces si merveilleuses nouvelles relations. Il fallait qu'elle les retienne, un peu. Se montrer cool. Parce que c'est comme ça. C'est le monde du spectacle. Ou tout du moins celui du show-biz de haute volée, s'était-elle dit. Un cercle où l'on ne peut se montrer qu'initiée, affranchie des pratiques et des codes, sous peine de ringardisation automatique, de péquenotisation artistique ou d'affichage d'ennui. Open bar et open coke à domicile, c'est l'hydre qui paye.

Mais à présent, un reliquat de convives joue d'elle comme d'une poupée désarticulée. Le gros de la troupe est parti se coucher et a fait place aux seuls fauves trop excités pour la laisser tranquille. Elle, c'était la nouveauté, la fraîcheur. Un corps parfait au potentiel trop voyant. Une frimousse adorable aux yeux noisette. De celles qui donnent à chacun, même aux brutes, le sentiment d'avoir croisé son ange sur Terre et que la course est enfin terminée. Alors il fallait qu'ils l'aient, qu'ils la baisent, cette frimousse. Ces derniers traînards étaient d'un monde où on ne ralentit pas. En les invitant dans le petit appartement familial,

c'est elle qui fut accueillie, dans leur univers de négligé calculé. Une ambiance lancinante au-dessus du bon peuple, bien sûr incompréhensible pour la plèbe. Une petite ambiance portative où coolitude et cynisme se mélangent. Avec toujours ce petit parfum qui vous habille d'un sentiment de rockstar habituée aux chambres d'hôtel dévastées, aux sons ultra-forts et au sexe comme dédicace. Chez elle, ils avaient invité la petite comédienne à s'engager sur leurs routes du portnawak et surtout du pas raisonnable. Alors elle bloqua la poignée des gaz, fonça la nuit le long des quais, cheveux au vent vers l'original et la vie d'artiste, la vraie, enfin. Accélérer. Accélérer encore et toujours plus, le long de la *white line fever*, dans une brume d'alcools forts.

Mais maintenant, elle ne maîtrise plus rien. Plus de frein, plus de marquage au sol. C'est l'hydre qui conduit, avec violence. La petite comédienne ne sait plus combien de têtes l'utilisent, combien de regards vides la violent. Elle sait juste que le monstre n'a pas multiplié que ses têtes. Des queues. Des queues partout en elle, comme une invasion de serpents, durs parce que morts. Toujours emplis de venins.

Qu'avait-elle désiré ? Probablement pas grand-chose. Juste un peu de changement. Une vie un peu moins programmée.

La réussite ne se présente pas à tous avec la même régularité. L'existence n'est qu'une grande roulette de casino dont chaque tour est accompagné d'un écœurant *C'est la vie*. Pourquoi si peu de tirages gagnants ? On ne sait pas. C'est ainsi. Il faudrait paraît-il s'y faire. Les jokers sont rares et le mode d'emploi jamais fourni. Alors le désespéré use bien souvent de son unique chance avec maladresse. Constat rapide que le commentateur désœuvré utilise moins pour excuser, que pour relever une nouvelle faiblesse chez le futur perdant. Toujours aimable et attentionnée, la foule

commente la vie des autres avec la compassion d'un charognard. Mais ici, la foule n'aura qu'à se taire. Car la maladresse n'a joué aucun rôle dans l'histoire de la petite comédienne. L'hydre n'a eu besoin d'aucun prétexte extérieur pour l'envahir. L'hydre ne décide que par elle-même. La petite fille, la jolie musique, la photo de maman, le simple et tendre bonheur sont maintenant perdus à jamais, dans l'infinité du cosmos. Tout n'est plus que métal, sueur et foutre.

Ses revenus de comédienne de province, de mendiante, ne lui avaient jusque-là autorisé que des excès de pauvres. Alors quand la drogue des élus lui fut offerte en pluie fine et généreuse, elle s'en gointra, avide de ce qu'elle ne savait pas, avide de tout. Elle en incendia le ciel.

Bien sûr, la poudre a décalaminé ses narines de novice. Mais c'est maintenant le sang et la morve qui l'empêchent de respirer. Il ne lui reste que la bouche pour tenter de vivre encore un peu. Or la bouche est occupée.

Une des bites de l'hydre jusqu'à la garde. Elle a beau secouer la tête, rien n'y fait. Le poids d'un homme entier la bloque dans un étai. La comédie qu'on lui fait jouer n'est en rien divine. Et elle s'arrête à la première partie : l'Enfer. La petite comédienne veut hurler. Mais le pieu mâle au fond de sa gorge étouffe ses cris dans une asphyxie de sexe. Des cris qu'aucun visage de l'hydre n'entend plus. Par habitude d'être servis ou par surdité de défoncés, ils n'entendent plus que leur propre rire. Car bien sûr, ils sont seuls, eux aussi. Comme tout le monde. Ils cognent et pilonnent la jeune comédienne sans même savoir pourquoi. Parce que ça passe le temps. Parce que ça fera un bon souvenir. Parce qu'on laisse pas tomber les copains. Parce qu'on est un *no way*, un *RocknRolla*. Avec leur bite vengeresse de toutes leurs blessures,

trahisons et inconséquences. Peu importe à qui appartient la bite qui étouffe la petite comédienne, c'est toute l'hydre qui consume son âme, par provocation morbide. C'est tellement pratique le malheur. Il permet de justifier toute brutalité, toute vengeance.

Mais ce n'est pas possible. Tout ne peut pas se terminer ainsi. Elle aussi, elle a droit à sa petite part de bonheur. Et même si elle en a déjà eu un peu, elle en veut encore. Un autre genre de bonheur, plus officiel. Un peu de célébrité. Pas beaucoup, juste une fois. Car c'est forcément ça, le VRAI bonheur, n'est-ce pas ? On lui en a trop montré à la télé pour que ce ne soit pas vrai. Répondez-moi, dites... Répondez-lui, vite... L'air se fait rare.

Un voile se dépose sur les yeux de la jeune actrice. Mais la petite fille, la jolie musique et la photo de maman ont le temps de revenir une dernière fois. Comme pour raviver la parfaite conscience de son état. Une horreur enfin parachevée. Le nez bouché, la bouche pleine de gerbe, de foutre et de sang, toujours empalée par ce pieu de porc, la petite fille derrière le voile pleure. Elle restera à jamais toute seule. Personne n'applaudit sa sortie de scène. Plus d'air, plus de cri. Fin de l'acte I. Et fin des actes II, III et IV. Rideau.

2.

— C'est toi qui dis ça, Eusèbe ?

— Non c'est Jennifer Lopez ! Mais pour toi, je me laisse pousser la barbe, je picole et j'ai pris cinquante kilos.

— Bon alors écoute, Jennifer...

— Quoi donc ?

— Hein ? Non. Rien...

Abel et Eusèbe, le soixantenaire patron du *Rendez-vous champenois*, s'apprêtent une fois de plus à ne pas entamer une inutile conversation de comptoir. Mais une voix de diesel en panne les coupe dans leur silence :

— Je ne suis pas d'accord avec vous, les gars. Moi, j'trouve qu'elle a raison, la blonde !

L'abruti qui vient de vociférer la peu sibylline assertion ne parle malheureusement pas de bière. Sa blonde à lui ne mousse qu'à l'extrême bord de la chopine, l'extrême droite pour être plus précis.

— Parfaitement ! On devrait pas avoir le droit d'avoir deux nationalités. Soit on est français, soit on est algérien. Alors s'ils sont français, ils défilent avec des drapeaux français ! Et s'ils

veulent être algériens, ils défilent avec des drapeaux algériens, mais chez eux ! Faut choisir.

Le choix. Le fameux libre arbitre qui distingue l'homme de la bête, l'ouvrier du protozoaire et l'humaniste éclairé du con de base. En ce terne samedi de fin janvier début octobre, la notion de choix est donc portée au pinacle de la discussion qui tente de s'animer au sein de ce *blues bar* parisien. Mais l'échange a du mal à se développer. Du ping mais pas de pong. Les alcools ont fait leur œuvre, et la nuit se termine en laissant les derniers traînards patauger dans leur résidu de fatigue. « C'est à la fin qu'on paye les musiciens, paraît-il ? Eh ben ! ça tombe bien, se dit Abel. J'ai fini de jouer depuis plus de deux heures, alors j'aimerais voir la couleur des biffetons. » Seulement, le guitariste oublie l'ardoise. Le fameux pense-bête des soiffards du monde entier. Et ici, son pense-bête a l'épaisseur d'un annuaire parisien du temps du génocide forestier. Il ne s'en souvient que maintenant et préfère en sourire. À vrai dire, d'aussi loin qu'il se le rappelle, Abel n'a jamais été payé pour ses prestations au *Rendez-vous champenois*. Vu ses descentes répétées sur grand braquet, il n'a toujours touché son liquide qu'en liquide. Que pouvons-nous y faire ? Sans doute rien. Ce n'est tout de même pas de sa faute si une étrange maladie venue de l'espace lui dessèche régulièrement le gosier.

Cela fait maintenant plus de dix ans qu'Abel Diaz gratte sa six-cordes dans ce *honky tonk* franchouillard. Chicago et le delta du Mississippi ont beau être loin, le blues y est de qualité et les alcools pas moins désaltérants qu'ailleurs. Si la programmation semble relever du plus grand bordel, elle respecte tout de même une règle de base : ici, on joue du blues. Du pur, du blues-jazz, du blues-rock, du blues de partout, du blues en citerne, en fûts de chêne ou en pack de douze. Mais du blues. Toujours.

Certes, le nom de l'estaminet peut tromper le passant. Heureusement que l'endroit est situé sur les extérieurs, là où le touriste n'ose guère traîner son pouvoir d'achat. Les quelques rares égarés sont en général éconduits, de façon pas toujours polie, au profit du vrai amateur de *bleu* (la musique, pas le fromage). C'est qu'un nouveau nom coûte cher à faire enregistrer par la pieuvre administrative. Et que ce soit pour lâcher de la liasse, signer des chèques ou chauffer de la Visa, Eusèbe le patron a toujours eu la main récalcitrante. Comme une gêne commerciale dans le poignet. Alors, le *Rendez-vous champenois*, on fera avec. Même si ici, les spécialités ne sont pas le chaource, l'andouillette de Troyes ou le pied de cochon à la Sainte-Menehould. Si on mijote parfois pendant vingt-quatre heures, ce n'est pas dans le bouillon. Plutôt dans les vieilles peines et le whisky en douze mesures.

En cette aurore de samedi, Abel le gratteux préférerait donc ne garder en tête que le *sustain* de la note bleue. Mais calme et volupté ne sont que rarement ce qui caractérise les fins de soirées du *Rendez-vous champenois*. Comme trop souvent, un connard vient de la ramener. Et ce, sans emprunter bien sûr la poésie iambique et l'art du contrepoint. Le monsieur fait dans la politique. Et pas la meilleure, loin de là. Au grand dam d'Abel, le client tente de s'accrocher à la nuit qui s'évade en abordant ce qui se passe dans les urnes. Et il l'aborde par le trou des chiottes. Amer constat qu'Abel a trop souvent dû faire : les amateurs de sa musique préférée, ses clients après tout, ne sont pas tous de généreux humanistes. Nouveau scoop : ce monde n'est pas parfait.

Le trop-éveillé s'obstine à causer malgré un auditoire restreint. Un patron pipelette par professionnalisme, une patronne essayant des verres au fond du café comme pour coller à la chanson et un Abel Diaz en train d'essayer de se rappeler où il est. L'aboyeur

expose sa théorie du choix aux oreilles de tout le monde. Et le choix, lui, il l'a fait : à droite toute ! Enfin plutôt à tribord, car c'est comme ça que parlent les gars de la Marine.

Réfléchir fatigue les méninges. Aussi n'est-il jamais étonnant de voir les deux extrêmes de la bêtise, à savoir la droite radicale et l'islamisme aveugle, économiser leur cerveau en adoptant une pratique commune : se voiler la face et surtout celle des autres.

Abel n'a pas les obligations d'Eusèbe le patron à l'égard de la clientèle. Aussi se contente-t-il de se taire, de ne pas parler et même de ne point répondre. Par solidarité, Big Bill, le pachydermique matou local, décide également de la fermer. Mais le problème est que l'indifférence, même teintée d'une mansuétude de philosophe grec, n'a jamais réussi à faire baisser le volume sonore des connards. Car c'est bien sous ce terme générique qu'Abel a décidé d'englober le client attardé. Après une rapide analyse des dires et comportements du personnage, Abel se dit en effet que nul n'est besoin de l'interroger à propos de son patronyme. Il a choisi pour lui.

— Eh connard... Je suis d'accord avec toi. Le choix, c'est important. Et toi tu devrais choisir de fermer ta gueule.

Plus par réflexe que par réprobation, Eusèbe le patron décide d'intervenir :

— Voyons, Abel, monsieur discute...

— Quand elles dépassent le quota habituel de conneries, certaines conversations devraient rester des monologues.

— Ben quoi, j'ai pas raison ?

— Non, t'as pas raison. Ou en partie seulement. Une toute petite partie. Le problème, c'est vrai, c'est les drapeaux. Partout, tout le temps. Pour éviter d'avoir à s'assumer. Et le choix ? Eh bien parfois le meilleur, c'est de ne pas en faire.

L'œil du client se fige, le cerveau vient de buguer, un message d'erreur s'affiche.

— Qu'est-ce qu'y dit ? J'ai rien compris...

Toujours joueur, Eusèbe relance les dés :

— Ben oui. Ce que dit mon ami Abel, c'est que contrairement à ce que vous affirmez, on n'est pas toujours obligé de choisir entre deux amours. Moi par exemple, j'adore mon épouse et...

— ... et rien d'autre ! Tiens-le-toi pour dit !

L'intervention définitive de la patronne vient stopper net toute velléité de développement dans la bouche maritale. Eusèbe s'abstient donc de poursuivre. Il sait que le vrai patron, c'est la patronne. Décidément moins contraint que l'honnête commerçant, Abel Diaz décide de suppléer son ami :

— L'amour ne se divise pas, il se multiplie ! C'est de la génération spontanée.

— Si on peut plus causer...

— On vous demande pas de causer, on vous demande de la fermer et de foutre le camp.

Eusèbe acquiesce subrepticement. Brigitte la patronne confirme, moins subrepticement...

— C'est vrai, il commence à nous faire chier, ce con !

Une sonnerie de téléphone retentit en fond de salle. Eusèbe entame une translation vectorielle dans cette direction sans vraiment se rendre compte du caractère euclidien de la chose. Abel poursuit :

— La soirée privée est terminée et je n'ai pas l'intention d'entamer un vingt-septième rappel. Aussi, point ne vous est nécessaire de vous attarder davantage en ces lieux.

— Oh mais c'est pas la peine de faire des phrases. Je me tire. Et croyez-moi, je ne vous ferai pas de pub !